

L’“absurde” chez Camus, c’est quoi ?

Nicolas Tenaillon publié le 18 octobre 2025

[https://www.philomag.com/articles/labsurde-chez-camus-cest-quoi?
utm_source=Facebook+Pages&utm_campaign=socialpilot&fbclid=IwY2xjawNh8HBlHRuA2Flb
QIxMQABHgldPlcBhiT-taAwvSqos5Y-cOcxoZ7uEHuZCE9tw4c35emNCs6RVi8DHEBH_aem_5W8GInx016jggPrXLSy8cw](https://www.philomag.com/articles/labsurde-chez-camus-cest-quoi?utm_source=Facebook+Pages&utm_campaign=socialpilot&fbclid=IwY2xjawNh8HBlHRuA2FlbQIxMQABHgldPlcBhiT-taAwvSqos5Y-cOcxoZ7uEHuZCE9tw4c35emNCs6RVi8DHEBH_aem_5W8GInx016jggPrXLSy8cw)

Comment vivre sans trouver du sens aux choses qui nous entourent ? Explications à travers la notion d’absurde, chère au philosophe **Albert Camus**, par Nicolas Tenaillon.

► Cet article est exceptionnellement proposé en accès libre. Pour lire tous les textes publiés chaque jour sur philomag.com, avoir un accès illimité au mensuel et soutenir une rédaction 100% indépendante, abonnez-vous ! [Retrouvez toutes nos offres ici](#).

Si étymologiquement, l’absurde (issu de *ab-*, séparé et de *surdus*, sourd) désigne ce qui heurte l’oreille et par extension ce qui choque la raison, en philosophie, ce terme est immédiatement associé à **Albert Camus** dont il qualifie – et en un sens résume – toute la pensée. Mais qu’entendait le prix Nobel de littérature 1957 par ce mot trop rapidement identifié à l’*irrationnel*, terme qui chez lui éclaire aussi bien ses essais théoriques que ses romans ou ses pièces de théâtre ?

“L’absurde naît de cette confrontation entre l’appel humain et le silence déraisonnable du monde”
Albert Camus

C’est dans son premier essai, ***Le Mythe de Sisyphe*** (1942), que Camus définit l’absurde. Loin de voir en lui un raisonnement insensé, il l’identifie à un sentiment que « *n’importe quel homme* » peut éprouver « *au détour de n’importe quelle rue* » : celui de l’hostilité primitive des choses qui nous entourent et qui nous font obstacle sous différents aspects, que Camus étudie dans le chapitre justement intitulé « Les murs absurdes ». Quoi de plus troublant que de constater en effet « *avec quelle intensité [...] un paysage peut nous nier* », c’est-à-dire continuer à être comme si nous n’étions pas là. Mais dire que « *cette épaisseur, cette étrangeté du monde, c’est l’absurde* », ce n’est pas dire que l’absurde est *dans* les choses ou même en nous. C’est constater que notre soif de connaître ne peut qu’échouer face à l’opacité du réel : « *L’absurde naît de cette confrontation entre l’appel humain et le silence déraisonnable du monde.* »

Ce sentiment d’incongruence, nul ne l’éprouve mieux que le personnage de Meursault dans ***L’Étranger*** (1942), court roman écrit en même temps que l’essai et dont le projet d’écriture correspond à une première illustration de ce que Camus appellera « le cycle de l’absurde ». N’éprouvant aucune émotion à la nouvelle de la mort de sa mère pas plus que durant ses funérailles, ne manifestant nul regret après avoir tué « *l’Arabe* » sur une plage sans pouvoir justifier son geste, écoutant avec détachement la sentence qui le condamne à mort, Meursault semble autant étranger au monde qu’à lui-même. Il est « l’homme absurde » par excellence. Mais cette dramatisation de l’absurde n’en épouse pas le concept, car « ***le sentiment de l’absurde n’est pas pour autant la notion de l’absurde*** ». Ce qui intéresse en réalité Camus, ce sont les possibilités qui s’offrent à celui éprouvant ce sentiment. Or à ses yeux, il n’en existe que trois.

Le suicide, la foi ou la lucidité

D'abord **le suicide**, dont Camus dit, dès les premières lignes du *Mythe de Sisyphe*, qu'il constitue **le seul problème « vraiment sérieux » de la philosophie**. Si en effet le monde m'est hostile, pourquoi continuer à y vivre ? Mais pour Camus, le suicide est une fuite, une démission face à l'absurde. C'est d'ailleurs pourquoi Meursault dans *L'Étranger* refuse de se suicider.

Deuxième option : la foi. C'est le choix des existentialistes chrétiens comme Chestov ou avant lui Kierkegaard. Faisant sienne la phrase de Tertullien *Credo quia absurdum* (« Je crois parce que c'est absurde »), Kierkegaard ne propose cependant aux yeux de Camus qu'une autre fuite, certes plus savante : le penseur danois veut maintenir l'absurde et en vivre, mais pour lui, vivre, c'est accepter l'absurde et puis l'expliquer. Or si on l'explique, ce n'est plus l'absurde !

Reste alors une troisième voie, celle que Camus appelle la lucidité, qui est le contraire du déni, de l'espérance trompeuse ou de la résignation, mais la condition d'une vie authentique. Pour Camus en effet, l'absurde ne peut être nié. Il faut le regarder : ce qu'il faut faire, justement, c'est *vivre dans l'absurde*.

“Puisque le monde n'a pas de sens, c'est à nous de le créer”

Car choisir de vivre dans l'absurde, c'est découvrir qu'il est libérateur : puisque le monde n'a pas de sens, c'est à nous de le créer. Telle est la découverte de Sisyphe, ce « *travailleur inutile des enfers* » dont Camus réinterprète génialement le mythe en soutenant qu'au moment où il redescend chercher son rocher, il contemple son monde, se l'approprie et échappe à son destin. C'est pourquoi « *il faut imaginer Sisyphe heureux* », comme il faut admettre que Meursault puisse dire sereinement dans *L'Étranger* : « *J'ouvriras [mon cœur] à la tendre indifférence du monde.* »

Du nihilisme à la révolte

Reste que choisir de vivre dans l'absurde est une exigence de tous les instants. Car l'hostilité du monde hante son hospitalité. C'est d'une certaine façon l'enseignement que nous délivre *Caligula* (1944), pièce de théâtre qui clôt le cycle de l'absurde. Après la mort de sa sœur et amante Drusilla, Caligula prend brutalement conscience de l'absurdité du monde. Mais puisque « *les hommes meurent et [qu']ils ne sont pas heureux* », il décide de devenir acteur de leur malheur en utilisant tout son pouvoir impérial pour imposer à Rome un règne de terreur, d'arbitraire et de cruelle dérision.

Face à l'absurde, explique Camus, le nihilisme est le pire des choix, ce que Caligula admet au moment de son assassinat : « *Je n'ai pas pris la bonne voie. J'ai choisi la fausse liberté.* » Quelle attitude adopter alors pour se prémunir de la tentation de céder à la face sombre de l'absurde ? Pour Camus, ce sera la révolte, notion dont l'analyse ouvre un autre cycle, celui qui lie *L'Homme révolté* (1951), *La Peste* (1947) et *Les Justes* (1949) et dont l'objet n'est pas d'abolir l'absurde mais de lui donner une dimension créatrice et éthique, c'est-à-dire une nouvelle grandeur qui en révèle toute la valeur fondatrice.